"Mes parents? Ils ont bien rigolé"

Autor(en): **Zep / Rapaz, Jean-Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): **- (2015)**

Heft 64

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-830986

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«Mes parents? Ils ont bien rigolé»

Avec *Happy Parents,* le dessinateur Zep a encore décroché la timbale. A croire que tout ce qu'il touche se transforme en or. Mais cet heureux père de famille a gardé le sens des valeurs et évoque avec tendresse les liens familiaux.

Il pourrait se la «péter», Zep, de son vrai nom Philippe Chappuis. Mais le bonhomme qui vient vous ouvrir personnellement la porte de son château du début du XVIIIe, situé en plein Genève, n'a pas le melon. Dans cette grande bâtisse qu'il appelle parfois son «appartement», il sert le café à ses visiteurs en toute simplicité. Tout de sombre habillé, Zep tutoie d'ailleurs immédiatement ses interlocuteurs. Non pas pour les mettre dans sa poche comme certains, mais parce qu'il est comme ça. Malgré les millions d'albums vendus de par le monde – traduits en une trentaine de langues – le créateur de Titeuf, dont les aventures se déclinent aussi en dessins animés, reste avant tout un père de famille et un travailleur acharné. «Je sors peu, je suis plutôt casanier et je dessine une dizaine d'heures par jour», dit-il presque en s'excusant. Ce qui explique aussi que, outre le succès public, le dessinateur amateur de rock (Zep est un hommage au groupe Led Zeppelin) a obtenu la reconnaissance de ses pairs avec notamment le grand prix de la Ville d'Angoulême en 2004 déjà. Depuis quelques mois, il régale aussi les lecteurs du prestigieux journal *Le Monde* avec son blog qui décortique, en dessin bien sûr, l'actualité. A 47 ans, ce pur Genevois pourrait donc se reposer sur ses lauriers même si l'on comprend qu'il ne connaîtra pas la retraite, à l'instar des autres artistes. Et heureusement pour nous d'ailleurs puisqu'il est sans doute et à sa manière un des plus fins analystes des rapports familiaux.

Il faut le reconnaître, vos albums sont drôles, très drôles. Vous êtes comme ça dans la vie?

Quand je fais un *Titeuf* ou *Happy Parents,* je crois que oui. En fait, je suis mon premier public. Mais dans la vie, je peux aussi être assez sombre, colérique même, même si cela ne dure jamais. Il faut être capable de prendre du recul, de voir les situations avec philosophie et humour, précisément. Avec les enfants, il n'y a pas le choix d'ailleurs.

Avec Titeuf, on avait le regard de l'enfant, Avec votre dernier album, *Happy Parents,* celui de la génération précédente. A quand un album sur la famille vue par les grands-parents?

Ça va venir, mais il faut encore me laisser quelques années. Mon aîné a 18 ans, il habite à moitié chez moi et à moitié chez sa maman, qui n'est pas loin d'ici d'ailleurs. Et j'ai encore deux jeunes enfants qui vivent à Paris avec leur mère. Bref, je l'avoue, je ne suis pas pressé.

En lisant vos albums, on est frappé par la pertinence des situations. Les parents se reconnaissent tous dans vos histoires. C'est donc que vous les avez vécues?

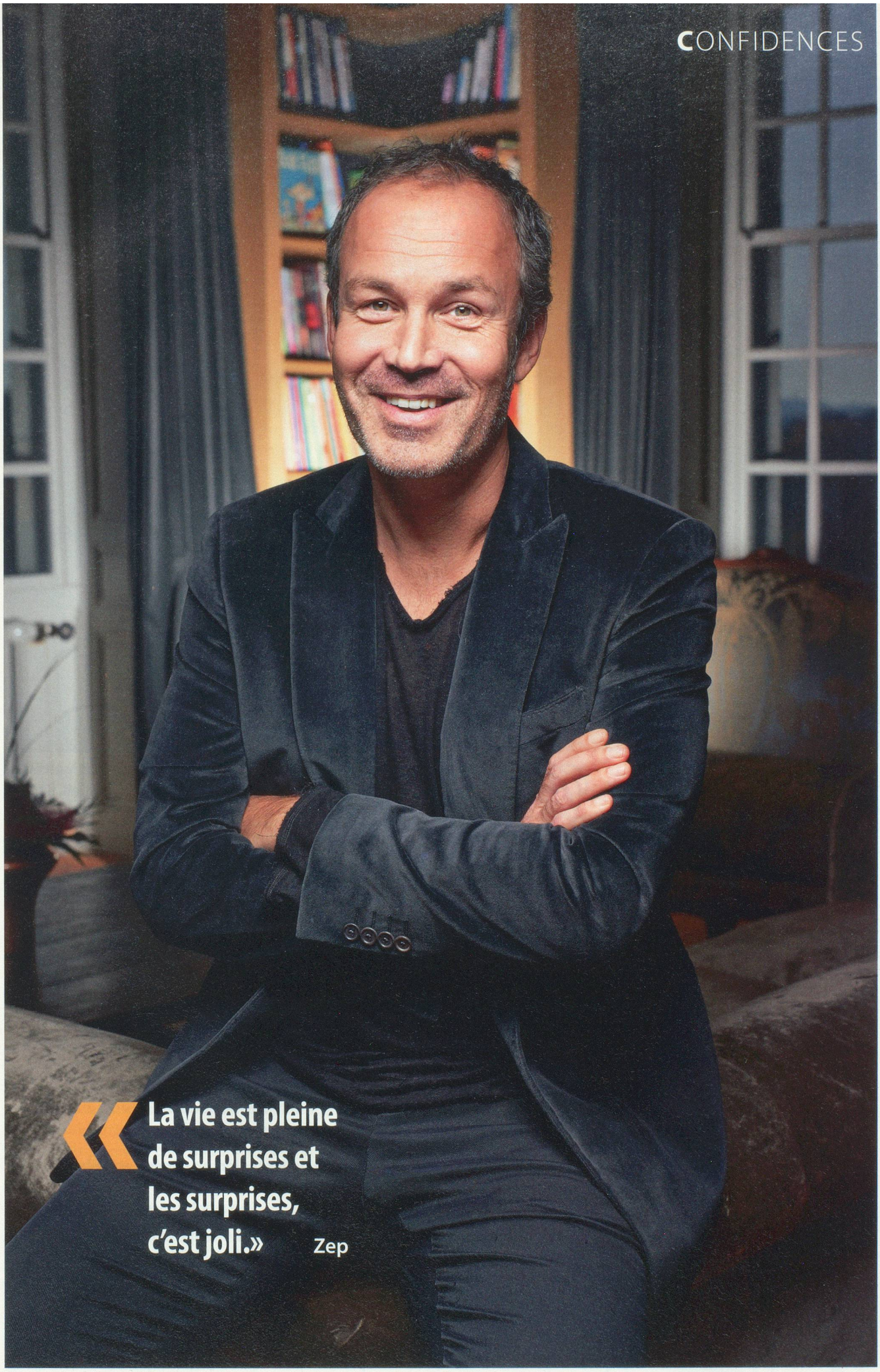
Pour la plupart. Après, c'est toujours la même chose. Je pique des souvenirs ça et là et j'en fais des histoires. Mais ce n'est pas toujours évident de distinguer les faits tels qu'ils se sont déroulés et ce qui est venu se greffer par la suite. Vous savez, Titeuf, je l'ai commencé à l'âge de 25 ans seulement. En quelque sorte, cela m'a permis de rouvrir un lien avec mon enfance. Mais même si on reste toujours un peu un enfant, on oublie aussi. Maintenant, c'est vrai, comme tous les dessinateurs, je passe mon temps dans la vie à observer.

***Happy parents* rencontre un gros succès. Cela faisait longtemps qu'il mûrissait, cet album?**

Difficile à dire. Consciemment, j'y ai pensé quelques mois avant. Mais effectivement, il devait mûrir depuis longtemps dans mon inconscient. Cela dit, c'est marrant, il n'y a pas que les parents qui le lisent. Les enfants adorent aussi s'y plonger, ils aiment bien reconnaître leurs parents dans mes histoires. En fait, dans la littérature, la bande dessinée, ce sont peut-être les seuls ouvrages qui sont lus de manière transgénérationnelle.

Aujourd'hui, on peut donc parler de littérature lorsqu'on évoque la bande dessinée. Ça n'a pas toujours été le cas?

Dans les années 1980, on ne s'intéressait pas à la bande dessinée. C'était pour les abrutis. Aujourd'hui, on est invité partout, même à des émissions culturelles. Nous sommes considérés comme des auteurs à part entière.



« La vie est pleine de surprises et les surprises, c'est joli.» Zep

Vincent Calmel

Depuis quelques mois, vous avez d'ailleurs votre propre blog à l'invitation du prestigieux quotidien français *Le Monde?*

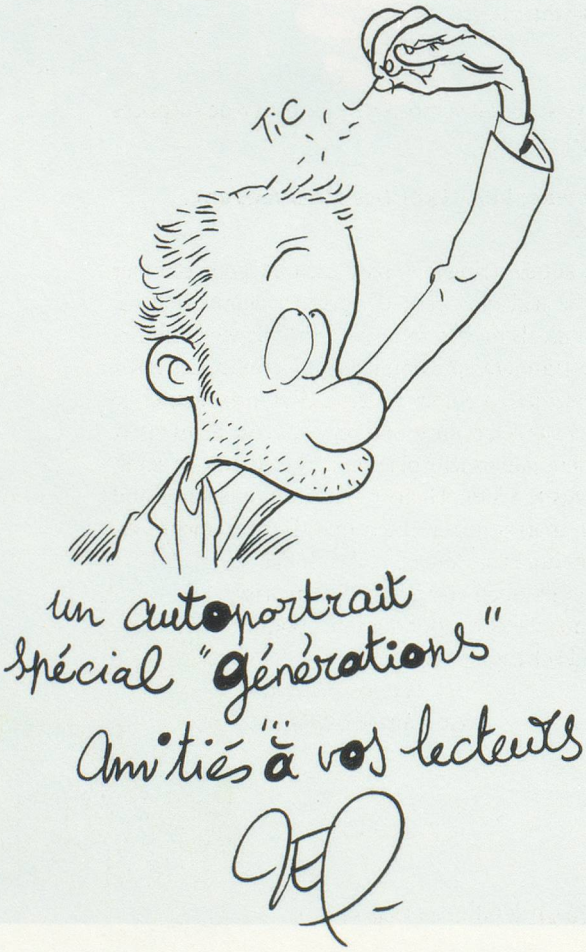
Ça me demande beaucoup de travail, je fais presque une page par jour. Mais c'est important, j'ai connu au départ la BD comme un outil de presse. Dans les années 70-80, tout le monde en publiait. Pas de chance, quand j'ai débuté dans le métier, c'était tout à coup devenu ringard.

Revenons-en à la famille. Plus jeune, vous imaginiez le rôle de parent de cette manière?

Adolescent, je pensais simplement que j'assumerais ce rôle d'une manière complètement différente de celle de mes parents: moi, je ne ferais pas comme ça! Après, en fait, tu t'adaptes. On fait le deuil des valeurs éducatives qu'on imaginait. Certes, on est les parents de ses enfants, mais on n'est que les parents. Ils ont bien d'autres sources d'inspiration.

Ça veut dire? Zep, c'est un papa sévère, un papa poule?

Je suis un peu tout ça. Comme tous les parents, j'aime fort mes enfants. Mais oui, je peux être sévère, même si je finis toujours par relativiser les choses. En fait, je suis un père typique de ma génération. Aujourd'hui, je n'essaie plus de les protéger, ce que je n'ai peut-être pas fait avec mon premier. J'avais tendance à l'emmener partout et à chaque fois que quelqu'un me présentait, il évoquait Zep, le papa de Titeuf! Je crois que mon fils en a pas mal souffert.



Vos parents ne se reconnaîtraient pas dans *Happy Parents?*

Ils ont lu le livre et ont rigolé. Mais c'est clair: avant, c'était différent et les rôles étaient bien distribués. Mon père était un colosse, inspecteur à la PJ. Il rentrait le soir à la maison et on le voyait accrocher son flingue au portemanteau, cela faisait assez bizarre. J'ai d'ailleurs grandi dans un monde où j'étais assez flippé. Mon père représentait vraiment l'autorité parentale. Ma mère, elle, s'occupait de nous. Les choses étaient bien cloisonnées.

C'était mieux avant?

Je ne regrette pas le passé. Notre culture a évolué et veut ça. Aujourd'hui, il y a une certaine confusion des rôles, c'est plus fatigant. Mais non franchement, je ne suis pas nostalgique. Les choses évoluent et le déplorer ne sert à rien. C'est aussi stupide que de regretter le fait d'avoir moins de cheveux qu'avant, ça ne sert à rien.

Votre relation aujourd'hui avec vos parents?

Elle est bonne. Avec ma grande sœur, âgée de quatre ans de plus que moi, c'est la même chose, je l'aime beaucoup. Adolescents, on était forcément un peu dissipés. Mon père était plutôt rigolo même s'il était confronté à des choses affreuses comme des meurtres dans son travail. Si j'arrivais avec une punition, il n'était pas effondré. Il prenait toujours les choses avec philosophie.

Qu'est-ce qu'ils vous ont transmis comme valeurs, finalement?

Une certaine douceur. Le fait de voir que rien n'est si grave, on finit toujours par rire des choses. Rien ne vaut vraiment la peine de se pourrir la vie. Oui, ils m'ont sans doute transmis cette forme d'humour.

Vous les transmettez à vos enfants?

J'essaie. Enfin, c'est fait en partie. Après, avec les enfants quand ils sont petits notamment, il faut faire attention lorsqu'on manie l'humour. Ils manquent parfois d'autodérision, c'est vrai que c'est dur de voir que l'on rit à vos dépens.

Un mot sur les seniors en général et la place qu'ils occupent dans notre pays?

J'ai l'impression qu'on vit dans une société où il y a beaucoup de choses qui existent pour les seniors. Après, c'est vrai, il ne suffit pas d'avoir des ateliers d'animation et des EMS. J'ai le sentiment que les gens ne présentent plus d'intérêt dès lors qu'ils cessent leurs activités professionnelles. On valorise peu leur expérience. Personnellement, j'aime parler avec mes parents, qu'ils me racontent des histoires.

Vincent Calmel

Zep n'est pas nostalgique: «C'est aussi stupide que de regretter le fait de perdre ses cheveux.»

Vos grands-mères ont d'ailleurs joué un rôle important dans votre histoire?

J'étais très proche d'elles. Ado, je passais deux mois l'été, seul avec elles dans un chalet en Valais. Elles ont été les premières qui ont cru en moi lorsque j'ai dit que je voulais faire de la BD. Ce n'est pas que mes parents étaient contre, mais ils auraient aimé que je fasse un vrai métier, comme graphiste par exemple. Mes grands-mères, elles, m'offraient des bd, elles me faisaient confiance. En plus, je prenais mon tourne-disque et je leur passais des disques de Led Zeppelin ou d'ACDC. C'était brutal, mais elles étaient adorables, elles trouvaient toujours des qualités dans ces musiques. Il y avait beaucoup de liberté, on parlait aussi de sujets très sérieux. Et une de mes grands-mères mettait des pièces de cinq francs dans un bocal pour ma première guitare.

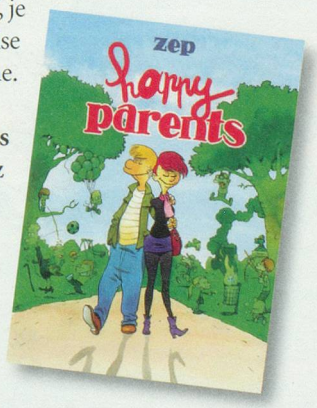
Vieillir, justement, ça vous fait peur?

Non. Evidemment, comme tout le monde, j'aimerais vieillir en bonne santé. Mais l'idée d'acquérir une certaine sagesse n'est pas pour me déplaire. Et puis, quand on y réfléchit, on est parfois vieux dans sa tête à 20 ans. A 20 ans, j'aurais été un père chiant et autoritaire. Après, beaucoup de certitudes se sont cassé la gueule. La vie se charge de les matraquer. Aujourd'hui, on compose tout le temps, la vie est pleine de surprises et les surprises, c'est joli.

Comme les enfants! Qu'est-ce qu'ils vous ont apporté?

Des soucis (rires). A part ça, cela peut sembler bizarre, je n'ai plus peur de la mort depuis que j'ai des enfants. Ils m'apportent une sorte de vie éternelle. La vie continuera après moi, je trouve cette idée assez belle. Pourquoi vouloir rester à tout prix jeune? Je trouve ça vain et, pour tout dire, assez con. Si les vieux ne cédaient jamais leur place aux plus jeunes, ce serait assez injuste. Victor Hugo restera toujours un grand écrivain, mais je trouve bien que d'autres soient venus après lui. Et si j'aime bien Edith Piaf, je suis heureux que personne ne l'ait reprise en techno, elle correspond à une époque. Le monde change et c'est bien.

Propos recueillis par Jean-Marc Rapaz



Happy parents, Editions Delcourt